

LES GRILLES D'OR

PHILIPPE HÉRIAT

de l'Académie Goncourt

LES BOUSSARDEL

III

Les grilles d'or

roman

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1957.*

I

Ce fut à la Noël 1941 qu'Agnès Boussardel se demanda pour la première fois si elle ne s'était pas montrée injuste avec sa famille.

Elle était arrivée tard à Marseille. La nuit d'hiver s'aiguissait déjà, à longs coups de vent affûtés sur l'angle des maisons. Agnès venait de son cap Baïou, ce qui représentait désormais une entreprise. La traversée de l'île de Port-Cros aux Salins d'Hyères ne se faisait plus de façon normale. Vichy, depuis l'armistice de juin quarante, régnait sur la Côte. De Collioure à Menton, on ne voyait pas souvent les barques se détacher du rivage, et les pêcheurs des petits ports déambulaient le long de l'eau, dont ils scrutaient la transparence d'un air envieux et écoeuré. Dès la tombée du jour, la moindre lampe de pêche, la moindre ombre sur la mer provoquaient des sommations et étaient prises en chasse. Les habitants des îles, si peu nombreux pourtant, avaient reçu un statut et subissaient des contraintes. Pour se rendre, comme ils disaient, sur le continent, ils ne disposaient que de deux va-et-vient par jour : un tôt le matin, l'autre le soir.

Agnès, par les rues noires de Marseille, atteignit son but : le sous-sol d'un bar-tabac perdu dans le quartier

du Chapitre. Elle en vérifia l'adresse et l'enseigne avant d'entrer; c'était donc là qu'allait se rassembler, se réfugier pour un simulacre de réveillon, le petit groupe auquel elle avait accepté de se joindre, et au choix d'un lieu si discret pour une réunion de ce genre, en cette époque, Agnès reconnut son amie. « Je ne pouvais pas lui refuser, comme l'année dernière », pensa-t-elle en traversant le débit, en descendant l'escalier qu'on lui désignait. L'excuse de son veuvage, qu'elle avait alors invoquée, n'était plus valable après deux ans passés.

L'amie d'Agnès s'affairait, seule encore, autour de la table qu'elle garnissait de plats froids. Elle gardait à la bouche un fume-cigarette, vide, faute de cigarettes, et elle se plaignit entre ses dents de n'avoir pas trouvé le quart de ce qu'elle aurait voulu. Agnès lui tendit le litre d'huile d'olive qu'elle avait apporté, donna des nouvelles de son fils, qu'on lui demandait, et reçut mission de remonter à la gare : trois journalistes repliés à Lyon et invités au réveillon de ce soir allaient descendre de leur train sans connaître le lieu de rendez-vous.

— Vous les identifierez bien, Agnès, dit l'organisatrice. Une fille et deux garçons. Ne les questionnez pas trop. S'ils ont des nouvelles, gardons-les pour la table : ça remplacera les foies gras.

A l'intérieur de la gare Saint-Charles, peu peuplée, un *black-out* relatif produisait le long des voies un espace sans vie, tacheté de mornes lueurs et dont on ne voyait pas le bout. La verrière aussi restait indistincte, disparaissait en haut dans l'ombre, au sommet du froid. L'air engourdi ne circulait pas et ne s'animait qu'à la brusque ouverture d'une porte aveuglée de bleu, qui n'avait montré personne en transparence et que le survenant repoussait vite contre le vent extérieur. Les gens traversaient les îlots de lumière, se perdaient de vue et s'appelaient. Et ces divagations, cette fiction de défense passive, ce

clair-obscur autour de quais en cul-de-sac composaient une espèce d'incohérence qui ajoutait encore à l'inhumanité ordinaire aux gares, la nuit.

Au tableau d'affichage s'inscrivit le retard du train de Lyon. Agnès alla s'abriter à la buvette. Le peu d'animation de la gare s'était réfugié là et l'électricité y brûlait avec dureté au dessus des tables de marbre et des conversations. Agnès se glissa vers un guéridon libre, entre deux groupes, dont elle comprit tout de suite que c'étaient des voyageurs arrivés de Paris et qui attendaient des correspondances dans cette buvette, en compagnie de parents venus au devant d'eux. Même en ce lieu de passage, leur manque d'accent signalait ces habitants de la zone occupée, leur maigreur aussi et le fait que toutes les femmes parmi eux portaient des bandes d'étoffe tortillées en turban. Echarpes ou cache-col, lainages cossus ou tricot de soie artificielle qui n'avaient pas toujours perdu les plis de leur ancien usage, ces bandeaux divers composaient sur elles le même enveloppement, leur emboîtaient pareillement la nuque et les oreilles, se nouaient en pomme au-dessus du front, évoquaient à la fois le pansement des mauvais malades et le bonnet pénitentiaire. Agnès se fit la réflexion que ce devait être pratique après tout et facile à ajuster : un tour de main à attraper. On n'en voyait pas encore, de ce côté-ci de la ligne de démarcation.

Sa voisine la plus proche et qu'elle ne pouvait pas ne pas entendre parlait avec fièvre en dévorant un *pan bagnat* de taille considérable. Les gens qui s'étaient rendus à sa rencontre et le lui avaient apporté l'écoutaient mal, fascinés eux-mêmes par ce sandwich d'un kilo fourré de victuailles, dont elle n'offrait pas et qui diminuait par à-coups en bavant son huile à chaque appel de cette mâchoire. La voyageuse, qui ne voulait pas perdre une bouchée, avait aussi des choses à dire sans

attendre; cette absorption panique se résolvait en logorrhée.

— Bois un peu, lui disait-on. Tu t'étouffes.

On voulait la débarrasser de son *pan bagnat*. Elle le serrait dans ses mains, elle ne le lâchait pas.

On lui versait du vin, on la regardait boire, elle repartait. On ne songeait pas à la faire taire. Elle ne donnait de nouvelles de personne, ne racontait pas l'histoire d'un parent ou d'un ami : elle disait le mauvais ravitaillement parisien, les répartitions inégales, l'iniquité du marché noir, le froid, le prix abusif de la sciure de bois, les coups de sifflet lancés d'en bas vers le moindre rai de lumière, les batailles pour passer les portillons et monter dans les rames de métro, aux heures de pointe.

— C'est surtout les queues ! s'écria-t-elle. Moi je n'en peux plus de faire la queue ! Tu commences ton ravitaillement, le jour n'est pas levé, même avec leur décalage d'heure : tu rentres, il est midi. Je ne mens pas. Heureuse encore quand il n'y a pas eu alerte ! Parce que si tu n'es pas tout près de chez toi et si le chef d'ilot fait du zèle, allez, à la cave ! Il t'oblige. Tu ressorts au bout d'une heure, c'est la queue à recommencer. Des fois aussi tu fais la queue une heure, deux heures, c'est ton tour, tu vas entrer dans la boutique, on te met l'écriteau : plus rien aujourd'hui. Tout ça à cause du noir, hein ! ne t'y trompe pas. Oh ! mais les commerçants, je les retiens. Si on en sort, il y aura des comptes à régler. Vous avez le marché noir, vous, à Nice ? Résultat : regarde mes mains ! enchaînait-elle avec une force accrue, la bouche pleine, en montrant des phalanges boudinées, crevassées, d'un violet blême. C'est le manque de matières grasses. Et rien à faire contre. On te vend des ampoules à avaler, c'est du vol. De tous les côtés tu es brimée. Les ersatz ! En place de café tu as l'orge grillée, ça peut se boire, et la farine de vesces, en galettes, pour remplacer le pain,

ça nourrit. Mais le pâté de poisson qu'on te vend tout prêt : tu le mâches, c'est plein de coquilles, preuve que ça n'est que du coquillage. Et la fausse huile, ils n'ont pas encore trouvé. La mieux, c'est encore la Sanshuile; ce n'est pas malsain, note, c'est de l'extrait d'algues, mais moi, je ne m'y fais pas : la salade te crie sous la dent. Tout ça encore, ça irait s'il n'y avait pas les queues ! Je te dis, ça devient une idée fixe. Sur le trottoir tu vois une queue, tu ne sais pas ce qu'on vend, tu ne sais pas ce qu'ils attendent, tu ne sais même pas si tu auras les tickets pour : ça ne fait rien, tu te colles dans la queue.

Agnès se détourna. Pour retomber dans la conversation de l'autre groupe. Là, on disait les patrouilles, le danger mortel de se faire « piquer » dans Paris après le couvre-feu, les arrondissements entiers consignés trois jours avec les gens derrière les vitres regardant la rue déserte, les repréailles après les attentats, les affiches qui se trouvent le matin sur la tôle des urinoirs et où s'étaient en double colonne des noms d'otages fraîchement fusillés. L'homme aux joues creuses qui parlait, quoique avec moins d'également que la femme, usait comme elle d'un ton à la fois gémissant et glorieux, où Agnès croyait démêler une intention de reproche, où elle apprenait à reconnaître le ton des occupés. L'homme précisa que, dix jours plus tôt, cent otages d'un coup avaient été exécutés à Paris et que Stulpnagel avait infligé aux Juifs de zone occupée une amende d'un milliard. Il s'aperçut alors qu'Agnès écoutait. Il fit signe à ses interlocuteurs de se pencher vers lui et poursuivit à voix basse. Elle se mit debout, s'en alla. La porte opaque de la buvette, en se refermant derrière elle, la rejeta dans l'obscurité.

Agnès errait à travers la gare sans trouver un coin tranquille où s'établir. L'accès des salles d'attente était interdit, réservé à la police maritime. Des fusiliers marins armés, jugulaire au menton, stationnaient devant la

porte, fiction d'une armée de mer, qui s'accordait à la fiction du *black-out*. Agnès songea au bureau du téléphone, d'où elle pourrait appeler Port-Cros. Mais, passé sept heures du soir, les communications ne s'obtenaient avec l'île que pour cas graves, et même, à cette heure tardive, elle eût effrayé sans nécessité la brave femme qui gardait l'enfant. Elle finit par trouver, du côté de l'enregistrement des bagages, un angle sombre où elle s'assit sur une caisse.

Personne ne passait. Elle resta là sans bouger, tourmentée de ce qu'elle avait entendu dans la buvette et avide de réfléchir un peu, d'imaginer. Depuis juin quarante, elle n'avait pour ainsi dire pas mis le pied sur le continent, ne venant à Hyères que pour courses indispensables et ne poussant jamais au delà. Le souci de son enfant et de la vie matérielle dans cet îlot de trente habitants l'enfermait. Et ce qu'elle avait recueilli jusque-là sur l'existence en zone occupée était sujet à caution, chargé de commérages, d'invéraisemblances et d'exagérations souvent suspectes. La fille des Boussardel, en qui sa tante Emma, naguère, saluait « non pas le démon mais le génie de la contradiction », entendait rester sceptique dans les circonstances de l'époque, sceptique sur tout et par principe; elle fermait l'oreille aux bruits qui couraient, quelle que fût leur tendance. C'était le moyen sûr, déclarait-elle, de garder un moral convenable. Elle n'écoutait que la radio suisse.

Cette fois, si elle avait prêté attention, c'est que le hasard la mettait en contact avec des témoins directs. Elle sentit le froid, qui lui piquait les oreilles et lui serrait les tempes. Tête nue, comme elle était toujours, elle ôta de son cou son carré de cachemire, le plia en écharpe sur son genou et se le noua autour de la tête. Elle releva le col de son manteau, tira la petite glace de son sac et constata que du premier coup elle avait réussi son turban.

Mais là-dessous, elle montrait une mine florissante, auprès de la mangeuse de *pan bagnat*. Même, avec ce que son visage présentait de classique et un peu trop à son gré, cette coiffure lui donnait tout de suite l'air d'une Roxane, d'une *Odalisque* d'Ingres.

D'où elle se tenait, son regard traversait la salle des bagages, déserte et noire, au delà de laquelle le grand hall d'arrivée n'offrait que par contraste un peu de lumière et de vie. L'endroit suggérait l'attente, l'angoisse, la destination inconnue. Dans la mémoire d'Agnès une autre gare de Marseille monta, toute brillante de la clarté des contes. Du temps que la grand'mère Boussardel avait encore la parole facile, elle faisait quelquefois le récit de son arrivée à Marseille en voyage de noces. Elle décrivait l'éblouissement qui l'avait saisie à la descente de l'express, à découvrir cette ville répandue à ses pieds sous le soleil d'après midi et qui lui fit l'effet d'une ville d'Orient. C'était un des rares souvenirs de sa longue vie qu'elle consentait à évoquer à voix haute et celui qu'elle évoqua le plus tard. Il se grava ainsi dans l'esprit de la petite fille.

— Mon enfant chérie, disait Bonne-Maman, écoute-moi bien. Ce que mes yeux contemplaient là du haut du terre-plein de la gare m'a paru si beau que la vie elle-même m'a paru plus belle. Tel est le pouvoir des panoramas. La tête m'en a presque tourné, j'ai dû m'appuyer au bras de ton grand'père. Ah ! ton grand'père ! Tu ne l'as pas connu : il est mort subitement, tu venais à peine de voir le jour. Tu dois cependant garder sa mémoire, tu le dois ! répétait la vieille dame en appuyant le regard sur Agnès avec autorité, puis elle lui tendait une photographie jaunie par le temps, qui se trouvait à portée de sa main parmi d'autres cadres dressés sur sa petite table. Regarde-le. Ce fut un des plus beaux hommes de son temps. Il a fait un signe avec sa canne, et une voiture est venue se ranger à notre hauteur. Un simple fiacre

découvert, mais orné d'un dais à frange, s'il te plaît, comme à Naples. Et fouette, cocher ! Nous sommes allés faire le tour de ville. Notre voyage de noces commençait. Nous nous rendions à Hyères-les-Palmiers. Cela remonte à l'Empire. J'avais seize ans.

Agnès s'était remise debout. Elle avait quitté son refuge, et de nouveau, sur l'asphalte du quai moderne, dans l'obscurcissement de l'Occupation, elle faisait les cent pas. A chaque demi-tour elle consultait le tableau d'affichage, car le train venant de Lyon n'était toujours pas annoncé. Elle regardait en réalité Bonne-Maman, divinité tutélaire et massive, trônant dans son fauteuil éternel, le dos tourné au parc Monceau et à la vie. Pour Agnès, la mère des Boussardel était entrée de là directement dans la mort : c'était sur cette image de son aïeule assise, sur ce tableau symbolique qu'elle devait arrêter son souvenir. Bonne-Maman était morte de sa belle mort deux ans plus tôt, peu avant la déclaration de guerre, peu après le drame qui avait coûté la vie à Xavier et causé la rupture d'Agnès veuve avec sa famille. Agnès ne l'avait donc pas revue, même morte; sur le prétexte de ses couches prochaines, elle n'était pas remontée à Paris pour les obsèques.

Enfin le train de Lyon entrait en gare. Agnès se posta au contrôle de sortie et reconnut ses gens à leur façon de chercher autour d'eux. Elle les entraîna.

A mi-descente des escaliers Saint-Charles, une rafale glacée les attaqua de front tous les quatre, les tint en échec, suspendus au milieu des degrés. Agnès s'y attendait et prit sous le bras, un de chaque côté, la fille et le plus jeune des garçons, qui avaient vacillé. Elle les épaulait de sa belle taille; maintenue en forme sportive par sa vie rustique du cap Baïou, elle se sentit plus vigoureuse que ces citadins. Quand ils eurent atterri en bas des marches, sur le boulevard Dugommier, elle leur expli-

qua de quel vent marin il s'agissait et depuis combien de jours la Côte en était ainsi balayée.

— Moi qui pensais que le temps serait plus doux ici qu'à Lyon ! dit un des garçons.

— Ah ! ne vous plaignez pas ! répliqua Agnès avec vivacité. Si vous saviez le froid qu'il fait à Paris !...

— Vous en venez, madame ?

— Non. J'habite Port-Cros toute l'année. Avec mon fils qui a deux ans, et je ne peux le quitter que pour quelques heures. Mais ce soir même, j'ai vu des gens arrivant tout droit de Paris. Nous n'en sommes pas encore aux engelures, nous !

Les journalistes échangèrent des regards.

Le sous-sol du bar-tabac s'était rempli. Agnès retrouvait la table dressée et son amie sous les armes, faisant l'hôtesse au milieu des participants du réveillon. Un réveillon avancé de minuit à dix heures du soir, ce qui cadrerait mieux avec les mœurs du moment et offrait de surcroît, pour chacun, l'avantage d'escamoter le dîner. Veuve d'un peintre issu du Fauvisme et qui avait connu la vogue dans les premières années de l'entre-deux-guerres, l'amie d'Agnès s'était appelée Manola en 1920 et, plus simplement, n'était aujourd'hui que Mano. Elle vivait seule à Cagnes, pays de peintres.

Elle avait grand mal à rompre la glace entre ces convives mal connus les uns des autres, venus d'un peu partout sur la Côte et qui n'avaient pas tous les mêmes raisons de s'y trouver : gens d'affaires, de cinéma, de lettres, guettés là-haut par les Allemands s'il fallait les en croire ou « trop bons Français pour se courber sous la botte », israélites, officiers de marine avec leurs épouses et, tranchant sur ces résidants provisoires, des gens installés dans le Midi dès avant la guerre et plus détendus. Au total, une forte majorité de femmes et peu de jeunes. Mano, seul lien, avec l'attrait de ce repas, entre

ces éléments disparates, fit asseoir son monde mais ne s'assit pas. Elle avait loué le sous-sol du bar-tabac et la cuisine attenante sans le personnel qu'on lui proposait, pour que ses invités se sentissent plus libres dans leurs conversations; elle prétendait assurer tout le service elle-même et sa table pâtit de ses absences constantes. Les convives restaient silencieux, contraints, et reposaient leur couvert entre deux cuillerées d'une soupe à l'oignon qui manquait de fromage.

Sous prétexte de hâter le service, en réalité pour échapper au sentiment de détresse qui l'envahissait devant cette fête étrange, Agnès se leva, rejoignit Mano dans la cuisine et lui déclara que si elle n'avait pas la ressource de l'aider, elle aimait mieux s'en aller.

De ce moment, ayant quelque chose à faire, elle circula sans déplaisir dans cette salle basse, mal aérée, aux murs enduits de jaune safran sur lesquels un artiste local avait peint des baigneuses et des matelots. Et elle se demandait de quoi ce sous-sol, en temps ordinaire, pouvait bien être le théâtre.

— Agnès, lui dit Mano en la retenant dans le petit corridor de la cuisine, forcez sur la vodka. Je crois que j'en aurai assez. Faites-leur attendre le vin. La vodka sort de chez mon pharmacien de Cagnes, mais tant pis : tout plutôt que cet enterrement. Je ne veux pas avoir eu tort de les réunir.

La machine qu'elle avait laborieusement montée ne se mettait pas en marche, ce rassemblement restait vain. Mano n'en avait pris l'initiative que pour se tirer de désœuvrement et en tirer les autres. « Il faut tout de même organiser quelque chose », avait-elle dit déjà l'année précédente à Agnès et son demi-échec d'alors ne l'avait pas rebutée. Et ce soir, ici, ce désarroi contre lequel elle avait voulu réagir se retrouvait partout, dans la disparité hasardeuse de ces convives, dans cette heure

bâtarde, ce décor déroutant et jusqu'à cette ville choisie sur la carte, pour la seule raison de son équitable distance entre Vichy et Cagnes, Nice et Lyon. Et l'empressement des amis de Mano à accourir là au premier signe malgré les trains rares et bondés confirmait encore le délaissement de tous ces Méridionaux de mauvaise fortune, en attente d'événements sur lesquels ils n'agissaient pas.

Cela finit par s'animer un peu, à la longue et par la vodka, et aussi par cette majorité des femmes. Elles parlèrent enfants, domestiques; pour une fois, par respect humain devant une table bien garnie, le sujet du ravitaillement n'éclipsait pas tous les autres. Mais cette conversation qui n'intéressait qu'elles ne savait pas tout. Les circonstances ne se laissaient pas oublier, elles pesaient sur le dialogue et y ouvraient des hiatus qui paraissaient ne pas pouvoir finir. Et la soirée, avec si peu d'hommes autour du couvert, frisait de surcroît ce quelque chose de mal équilibré, d'un peu contre nature qu'il y a toujours dans les repas de femmes seules.

L'une des convives et la plus notoire parlait beaucoup : Thelma Léon-Martin. De tout temps, cette ancienne précieuse de Genève avait rêvé de jouer un rôle, mais la médiocrité de son second mari ne l'aidait pas. Son premier, diplomate de bonne école, n'avait pu la supporter que quinze ans; il l'avait quittée dans les années trente, les oreilles cassées de l'entendre discourir même la nuit et au lit. Et du reste, il fallait à Thelma, qui s'épanouissait à cette époque, un mari de beaucoup moins de personnalité. Sem, avant quatorze, dans sa série de la *Ménagerie parisienne*, l'avait caricaturée en effraie, car alors elle ne ressemblait pas mal à une jolie chouette et, sa réputation de raseuse se confirmant, ce surnom d'effraie lui était resté. A la fatigue, elle avait obtenu pour son second mari deux ou trois postes de chef de cabinet, mais son triomphe l'attendait en juillet quarante; elle avait

rendu Léon-Martin ministre, pour trois semaines, à Vichy, dans l'euphorie qui suivit la débâcle.

Ce n'était qu'un jalon posé pour l'avenir, disait-elle. Après ce premier succès, elle prétendait se borner et borner son mari au rôle d'observateur. Elle trompait sa démangeaison d'activité en circulant sans cesse de Paris à Vichy, de Vichy à Paris. Avec des escapades ici et là dans les deux zones. Elle jouissait d'un *ausweis* permanent et entendait que nul n'en ignorât. Comme elle était la seule personne du souper à avoir franchi la ligne de démarcation depuis que les Allemands avaient coupé le pays en deux, on l'interrogeait sur les conditions d'existence de l'autre côté, et elle brillait dans son explication du dispositif du *Gross-Paris*, dans ses descriptions de la place de l'Opéra plantée de poteaux de signalisation.

— C'est d'une certaine force, je vous assure, c'est une chose à voir. Vous y trouvez aussi bien la direction du Majestic que celle d'Aix-la-Chapelle. En allemand, cela va de soi. Chaque poteau supporte une dizaine de panneaux indicateurs, moitié à droite moitié à gauche, échelonnés les uns au-dessus des autres, pointus du bout en forme de flèche : vous diriez un arbre de Noël en bois découpé. On retrouve là toute l'ingéniosité des fabricants de jouets de Nuremberg.

Parlant de la rue de Rivoli pavoisée de grands drapeaux à croix gammée, elle disait qu'à première vue, bien sûr, cela pouvait dérouter, mais qu'il valait mieux que ce fût tombé sur cette rue de Rivoli qui est un monument de monotonie.

Vigilante, Mano veillait à ce que Thelma ne s'aventurât pas carrément sur la politique, et d'ailleurs l'autre, ne connaissant pas les idées de tous ses commensaux, observait encore quelque prudence. Ses allées et venues de part et d'autre de la ligne, qui lui faisaient voir des gens opposés et s'ajoutaient à l'expérience de vingt années

de salons et d'antichambres, l'entretenaient dans l'art de ne pas laisser percer trop vite ses sentiments à l'égard de l'occupant. Par des procédés simples, elle présentait toujours une double face et par exemple, invoquant son *ausweis* permanent, elle avait soin de prononcer *ôsvès*, quoiqu'elle parlât fort bien l'allemand.

Mano, qui n'avait invité les journalistes que pour avoir des donneurs de nouvelles à sa table, les questionnait sur les débarquements japonais. Mais devant ce public nouveau pour eux, ces représentants de la presse repliée ne songeaient qu'à se poser en martyrs de l'exil. La vie à Lyon, disaient-ils, leur était un supplice, l'air de Paris manquait à leurs poumons jusqu'à l'asphyxie; seul le devoir de maintenir vivant le journalisme libre les aidait à supporter le mal du pays et cette existence de proscrits. Ils parlaient de Jules Vallès à Londres, d'Hugo à Guernesey, et pour le reste ils demandaient la permission d'observer le secret professionnel. Au demeurant, ils avaient tout de suite senti Thelma mieux informée qu'eux; ils la laissèrent discourir sur les Mariannes et les Philippines.

Le souper tirait à sa fin, minuit approchait. Agnès avait repris sa place à table, peu éloignée de celle de Thelma Léon-Martin et presque en face. Agnès l'écoutait avec attention décrire la vie sociale qui s'était organisée à Paris, même en dehors des cercles officiels, et expliquer comment les gens se voyaient, se recevaient.

— On se téléphone beaucoup, dit Thelma. C'est inimaginable, ce qu'on se téléphone. On a pris l'habitude de se parler à mots couverts, par méfiance de la table d'écoute qui d'ailleurs n'existe pas, je le tiens de bonne source.

Agnès ne perdait rien de ces propos, elle les isolait sans effort du fond de conversation générale. Malgré qu'elle en eût, elle finissait par éprouver une espèce de sympa-

thie pour cette parleuse, cette Parisienne au courant de tout, qui en savait tant sur la ville occupée et ne se faisait pas prier pour en instruire les autres. Thelma portait un turban qui n'était qu'une écharpe nouée, mais en drap cramoyisé à fils d'or et d'un style où se reconnaissait une grande maison. Agnès lui en fit compliment et Thelma nomma sa modiste.

— C'était la solution pour moi, vous comprenez. Comme cela j'ai sur la tête quelque chose qui ne sort pas de n'importe où, et un modèle exclusif, mais en même temps, dans le métro, je suis coiffée comme tout le monde. C'est qu'en ce moment, à Paris, il n'est pas trop recommandé de se singulariser, vous savez. Ainsi moi, qui vous dit que je ne pourrais pas avoir un *ôsvès* pour ma voiture ? Avec toute l'essence nécessaire. Grâce à la situation de mon mari. Mais non, ce n'est pas bien vu par certaines gens. J'ai refusé. Je me passe de ma voiture, je peux bien faire cela. Les femmes les plus chic prennent le métro. Elles savent très bien se débrouiller dans les changements. Et plus de premières : classe unique. Seulement, par exemple, on lit. Une femme de notre monde, dans le métro, lit toujours et tout le temps. On trouve rue Saint-Honoré des couvre-livres charmants, en tissu et même en cuir, avec de grandes poignées comme celles d'un sac, dans lesquelles on peut enfiler son bras. Vous rencontrerez parfaitement, debout dans le fond d'un wagon de métro, une femme en vison lisant son livre. Voilà notre vie là-haut.

Depuis un moment, Agnès semblait avoir sur les lèvres quelque chose à demander, dont l'autre ne lui laissait pas le temps. Mais Thelma saisit son verre pour y boire, comme un orateur entre deux périodes.

— Madame, dit alors Agnès en retenant la voix, et elle déplora le silence qui s'établit, mais il fallait continuer : Je voudrais vous poser une question qui vous paraî-

nrf